

obligé de croire. Quand, à l'âge adulte, on comprend que c'est faux, il est trop tard. Le mystère reste intact mais toute l'énergie disponible à depuis longtemps été gaspillée en activités stupides. Il ne reste plus qu'à s'anesthésier comme on peut en tentant de se masquer le fait qu'on ne trouve aucun sens à sa vie et on trompe ses propres enfants pour tenter de mieux se convaincre soi-même.

Parmi les personnes que ma famille fréquente, toutes ont suivi la même voie : une jeunesse à essayer de rentabiliser son intelligence, à presser comme un citron le filon des études et à s'assurer une position d'élite et puis toute une vie à se demander avec ahurissement pourquoi de tels espoirs ont débouché sur une existence aussi vaine. Les gens croient poursuivre les étoiles et ils finissent comme des poissons rouges dans un bocal. Je me demande s'il ne serait pas plus simple d'enseigner dès le départ aux enfants que la vie est absurde. Cela ôterait quelques bons moments à l'enfance mais ça ferait gagner un temps considérable à l'adulte — sans compter qu'on s'épargnerait au moins un traumatisme, celui du bocal.

Moi, j'ai douze ans, j'habite au 7 rue de Grenelle dans un appartement de riches. Mes parents sont riches, ma famille est riche et ma sœur et moi sommes par conséquent virtuellement riches. Mon père est député après avoir été ministre et il finira sans doute au perchoir, à vider la cave de l'hôtel de Lassoy. Ma mère... Eh bien ma mère n'est pas exactement une lumière mais elle est éduquée. Elle a un doctorat de lettres. Elle écrit ses invitations à dîner sans fautes et passe son temps à nous assommer avec des références littéraires (« Colombe, ne fais pas ta Guermantes », « Ma puce, tu es une vraie Sanseverina »).

Malgré cela, malgré toute cette chance et toute cette richesse, depuis très longtemps, je sais que la destination finale, c'est le bocal à poissons. Comment est-ce que je le sais ? Il se trouve que je suis très intelligente. Exceptionnelle-

20

mais... eh bien... je n'ai pas du tout envie de souffrir. En fait, je détesterais souffrir ; je trouve que quand on prend la décision de mourir, justement parce qu'on considère qu'elle entre dans l'ordre des choses, il faut faire ça en douceur. Mourir, ça doit être un délicat passage, une glissade ouatée vers le repos. Il y a des gens qui se suicident en se jetant par la fenêtre du quatrième étage où bien en avalant de la Javel ou encore en se pendant ! C'est insensé ! Je trouve même ça obscène. À quoi ça sert de mourir si ce n'est à ne pas souffrir ? Moi, j'ai bien prévu ma sortie : depuis un an, tous les mois, je prends un somnifère dans la boîte sur le chevet de maman. Elle en consomme tellement que, de toute façon, elle ne s'apercevrait même pas si j'en prenais un tous les jours mais j'ai décidé d'être très prudente. Il ne faut rien laisser au hasard quand on prend une décision qui a peu de chance d'être comprise. On n'imagine pas la rapidité avec laquelle les gens se mettent en travers des projets auxquels on tient le plus, au nom de fadaïses du type « le sens de la vie » ou « l'amour de l'homme ». Ah et puis : « le caractère sacré de l'enfance ».

Donc, je chemine tranquillement vers la date du 16 juin et je n'ai pas peur. Juste quelques regrets, peut-être. Mais le monde tel qu'il est n'est pas fait pour les princesses. Cela dit, ce n'est pas parce qu'on projette de mourir qu'on doit végéter comme un légume déjà pourri. C'est même tout le contraire. L'important, ce n'est pas de mourir ni à quel âge on meurt, c'est ce qu'on est en train de faire au moment où on meurt. Dans Taniguchi, les héros meurent en escaladant l'Everest. Comme je n'ai aucune chance de pouvoir tenter le K2 ou les Grandes Jorasses avant le 16 juin prochain, mon Everest à moi, c'est une exigence intellectuelle. Je me suis donné pour objectif d'avoir le plus de pensées profondes possible et de les noter dans ce cahier : si rien n'a de sens, qu'au moins l'esprit s'y confronte, non ? Mais comme j'ai un gros côté japonais, j'ai ajouté une contrainte : cette pensée

23

ment intelligente, même. Déjà, si on regarde les enfants de mon âge, c'est un abysse. Comme je n'ai pas trop envie qu'on me remarque et que dans une famille où l'intelligence est une valeur suprême, une enfant surdouée n'aurait jamais la paix, je tente, au collège, de réduire mes performances mais même avec ça, je suis toujours la première. On pourrait penser que jouer les intelligences normales quand, comme moi, à douze ans, on a le niveau d'une khâgneuse, c'est facile. Eh bien pas du tout ! Il faut se donner du mal pour se faire plus bête qu'on n'est. Mais d'une certaine façon, ça m'empêche de périr d'ennui : tout le temps que je n'ai pas besoin de passer à apprendre et à comprendre, je l'utilise à imiter le style, les réponses, les manières de procéder, les pré-occupations et les petites fautes des bons élèves ordinaires. Je lis tout ce qu'écrit Constance Baret, la deuxième de la classe, en maths, en français et en histoire et j'apprends comme ça ce que je dois faire : du français une suite de mots cohérents et correctement orthographiés, des maths la reproduction mécanique d'opérations vides de sens et de l'histoire une succession de faits reliés par des connecteurs logiques. Mais même si on compare avec les adultes, je suis beaucoup plus maligne que la plupart d'entre eux. C'est comme ça. Je n'en suis pas spécialement fière parce que je n'y suis pour rien. Mais ce qui est certain, c'est que dans le bocal, je n'irai pas. C'est une décision bien réfléchie. Même pour une personne aussi intelligente que moi, aussi douée pour les études, aussi différente des autres et aussi supérieure à la plupart, la vie est déjà toute tracée et c'est triste à pleurer : personne ne semble avoir songé au fait que si l'existence est absurde, y réussir brillamment n'a pas plus de valeur qu'y échouer. C'est seulement plus confortable. Et encore : je crois que la lucidité rend le succès amer alors que la médiocrité espère toujours quelque chose.

J'ai donc pris ma décision. Je vais bientôt quitter l'enfance et malgré ma certitude que la vie est une farce, je ne crois pas que je pourrai résister jusqu'au bout. Au fond, nous

21

profonde doit être formulée sous la forme d'un petit poème à la japonaise : d'un hokku (trois vers) ou d'un tanka (cinq vers).
Mon hokku préféré, il est de Basho.

Hutte de pêcheurs
Mêlés aux crevettes
Des grillons !

Ça, ce n'est pas du bocal à poissons, non, c'est de la poésie !

Mais dans le monde où je vis, il y a moins de poésie que dans une hutte de pêcheur japonais. Et est-ce que vous trouvez normal que quatre personnes vivent dans quatre cents mètres carrés quand des tas d'autres, et peut-être parmi eux des poètes maudits, n'ont même pas un logement décent et s'entassent à quinze dans vingt mètres carrés ? Quand cet été on a entendu aux informations que des Africains avaient péri parce qu'un feu d'escalier avait pris dans leur immeuble insalubre, ça m'a donné une idée. Eux, le bocal à poissons, ils l'ont sous le nez toute la journée, ils ne peuvent pas y échapper en se racontant des histoires. Mais mes parents et Colombe s'imaginent qu'ils nagent dans l'océan parce qu'ils vivent dans leurs quatre cents mètres carrés encombrés de meubles et de tableaux.

Alors le 16 juin, je compte rafraîchir un peu leur mémoire de sardines : je vais mettre le feu à l'appartement (avec des allume-feu pour barbecue). Attention, je ne suis pas une criminelle : je le ferai quand il n'y aura personne (le 16 juin tombe un samedi et le samedi après-midi, Colombe va chez Tibère, maman au yoga, papa à son cercle et moi, je reste là), j'évacuerai les chats par la fenêtre et je prévenirai les pompiers suffisamment tôt pour qu'il n'y ait pas de victimes. Ensuite, j'irai tranquillement dormir chez mamie avec mes somnifères.

Sans appartement et sans fille, ils penseront peut-être à tous les Africains morts, non ?

2

*Si tu sers à une dame ennemie
Des macarons de chez Ladurée
Ne crois pas
Que tu pourras voir
Au-delà*

Le monsieur qui a racheté l'appartement des Arthens est japonais. Il s'appelle Kakuro Ozu. C'est bien ma veine, il faut que ça arrive juste avant que je meure. Douze ans et demi dans le dénuement culturel et alors qu'un Japonais débarque, il faut plier bagages... C'est vraiment trop injuste. Mais je vois au moins le côté positif des choses : il est là et bien là et, en plus, nous avons eu hier une conversation très intéressante. D'abord, il faut dire que tous les résidents ici sont complètement fous de M. Ozu. Ma mère ne parle que de ça, mon père l'écoute, pour une fois, alors que d'habitude, il pense à autre chose quand elle fait bla-bla-bla sur les petites affaires de l'immeuble. Colombe m'a chipé mon manuel de japonais et, fait inédit dans les annales du 7 rue de Grenelle, Mme de Broglie est venue prendre le thé à la maison. Nous habitons au cinquième, juste au-dessus de l'appartement des Arthens et ces derniers temps, c'était en travaux — mais alors des travaux gigantesques ! Il était clair que M. Ozu avait décidé de tout changer et tout le monde avait d'envie de voir les changements.

temps de se présenter et de faire connaissance. Toutes les dames se seraient damnées pour être à ma place. Moi, j'étais contente parce que mon gros côté japonais est forcément content de parler avec un vrai monsieur japonais. Mais surtout, ce qui m'a bien plu, c'est le contenu de la conversation. D'abord, il m'a dit : « Ta maman m'a dit que tu étudiais le japonais au collège. Quel est ton niveau ? » J'ai noté au passage que maman a encore bavassé pour faire son intéressante et puis j'ai répondu en japonais : « Oui monsieur, je connais un peu le japonais mais pas très bien. » Il m'a dit en japonais : « Est-ce que tu veux que je corrige ton accent ? » et il a traduit tout de suite en français. Ça, déjà, j'ai apprécié. Beaucoup de gens auraient dit : « Oh, comme tu parles bien, bravo, c'est magnifique ! » alors que je dois avoir une prononciation de vache landaise. J'ai répondu en japonais : « Je vous en prie monsieur », il a corrigé une inflexion et il m'a dit, toujours en japonais : « Appelle-moi Kakuro. » J'ai répondu en japonais : « Oui Kakuro-san » et on a rigolé. Ensuite, c'est là que la conversation (en français) est devenue passionnante. Il m'a dit tout de go : « Je m'intéresse beaucoup à notre concierge, Mme Michel. Je voudrais avoir ton avis. » J'en connais des tas qui auraient essayé de me tirer les vers du nez, l'air de rien. Mais il y a été franco. « Je crois qu'elle n'est pas ce qu'on croit », a-t-il ajouté.

Ça fait un moment que j'ai aussi des soupçons à son propos. De loin, c'est bien une concierge. De près, eh bien de près... il y a quelque chose de bizarre. Colombe la déteste et pense que c'est un rebut de l'humanité. Pour Colombe, de toute façon, est un rebut de l'humanité quiconque ne correspond pas à sa norme culturelle et la norme culturelle de Colombe, c'est le pouvoir social plus des chemisiers agnès b. Mme Michel... Comment dire ? Elle respire l'intelligence. Et pourtant, elle s'efforce, hein, ça se voit qu'elle fait tout son possible pour jouer à la concierge et pour paraître débile. Mais moi, je l'ai déjà observée quand elle parlait à Jean

mondoine, incluant un commentaire expert des bonnes maisons de café, avant de pencher la tête de côté d'un air compassionnel et de dire : « Alors, chère madame, vous faites du souci pour votre belle-fille ? ». « Hum, ah, oui », a dit l'autre qui en avait presque oublié son prétexte et se creusait maintenant pour trouver quelque chose à dire. « Eh bien, elle déprime » est la seule chose qui lui est venue. Maman est alors passée à la vitesse supérieure. Après toutes ces largesses, il était temps de présenter l'addition. Mme de Broglie a eu droit à un cours entier sur le freudisme, incluant quelques anecdotes croustillantes sur les mœurs sexuelles du messie et de ses apôtres (avec un passage trash sur Melanie Klein) et émaillé de quelques références au MLF et à la laïcité de l'enseignement français. La totale. Mme de Broglie a réagi en bonne chrétienne. Elle a enduré l'affront avec un admirable stoïcisme, tout en se conyaincant d'expier ainsi à peu de frais son péché de curiosité. Toutes deux se sont quittées satisfaites, mais pour des raisons différentes, et à table, le soir, maman a dit : « Mme de Broglie est une bigote, soit, mais elle peut être charmante. »

Bref, M. Ozu excite tout le monde. Olympe Saint-Nice a dit à Colombe (qui la déteste et l'appelle la « sainte-nitouche des cochons ») qu'il a deux chats et qu'elle meurt d'envie de les voir. Jacinthe Rosen ne cesse de commenter les allées et venues au quatrième et ça la met en transe à chaque fois. Et moi, il me passionne aussi mais pas pour les mêmes raisons. Voici ce qui s'est passé.

Je suis montée dans l'ascenseur avec M. Ozu et il est resté bloqué entre le deuxième et le troisième pendant dix minutes parce qu'un bulat avait mal refermé la grille avant de renoncer à le prendre et de descendre par l'escalier. Dans ces cas-là, il faut attendre que quelqu'un s'en rende compte ou bien, si ça dure trop longtemps, on doit amener le voisinage en criant mais en essayant tout de même de rester distingué, ce qui n'est pas facile. Nous, on n'a pas crié. On a donc eu le

Arthens, quand elle parle à Neptune dans le dos de Diane, quand elle regarde les dames de la résidence qui passent devant elle sans la saluer. Mme Michel elle a l'élégance du hérisson : à l'extérieur, elle est bardée de piquants, une vraie forteresse, mais j'ai l'intuition qu'à l'intérieur, elle est aussi simplement raffinée que les hérissons, qui sont des petites bêtes faussement indolentes, farouchement solitaires et terriblement élégantes.

Bon, cela dit, je l'avoue, je ne suis pas extralucide. S'il ne s'était pas passé quelque chose, j'aurais quand même vu la même chose que tout le monde, une concierge la plupart du temps mal lunée. Mais il s'est passé quelque chose il n'y a pas longtemps et c'est drôle que la question de M. Ozu soit arrivée juste maintenant. Il y a quinze jours, Antoine Pallières a renversé le cabas de Mme Michel qui était en train d'ouvrir sa porte. Antoine Pallières est le fils de M. Pallières, l'industriel du sixième, un type qui fait des leçons de morale à papa sur la manière de gérer la France et qui vend des armes à des délinquants internationaux. Le fils est moins dangereux parce qu'il est vraiment crétin mais on ne sait jamais : la nocivité, c'est souvent un capital familial. Bref, Antoine Pallières a renversé le cabas de Mme Michel. Les betteraves, les nouilles, les bouillons Kub et le savon de Marseille sont tombés et, dépassant du cabas qui était par terre, j'ai entraperçu un livre. Je dis entraperçu parce que Mme Michel s'est précipitée pour tout ramasser en regardant Antoine avec colère (il ne comptait visiblement pas bouger le petit doigt) mais aussi avec une pointe d'inquiétude. Lui, il n'a rien vu mais moi je n'ai pas eu besoin de plus de temps pour savoir quel était le livre ou plutôt le type de livre dans le cabas de Mme Michel, parce qu'il y en a plein du même genre sur le bureau de Colombe depuis qu'elle fait de la philo. C'était un livre des éditions Vrin, l'éditeur ultrasécialisé en philosophie universitaire. Qu'est-ce qu'une concierge fait avec un bouquin de

3

quelque chose sur le sol pour accomplir notre devoir sans faire pénitence en se gelant les pieds, spécialement lorsqu'on s'y rend de nuit.

Le papier toilette, lui aussi, aspire à la canonisation. Je trouve beaucoup plus probante cette marque de richesse que la possession, par exemple, d'une Maserati ou d'un coupé Jaguar. Ce que le papier toilette fait au postérieur des gens creuse bien plus largement l'abîme des rangs que maints signes extérieurs. Le papier de chez M. Ozu, épais, mou, doux et délicieusement parfumé, est voué à combler d'égards cette partie de notre corps qui, plus que toute autre, en est particulièrement friande. Combien pour un seul de ces rouleaux ? Je me demande en enfonçant le bouton intermédiaire de la chasse d'eau, barré de deux fleurs de lotus, car ma petite vessie, en dépit de sa faible autonomie, a une grande contenance. Une fleur me paraît trop juste, trois seraient vaniteuses.

C'est alors que la chose advient.

Un fracas monstrueux, assaillant mes oreilles, manqué de me foudroyer sur place. Ce qui est effrayant, c'est que je ne parviens pas à en identifier l'origine. Ce n'est pas la chasse d'eau, que je n'entends même pas, cela vient d'en haut et me tombe dessus. J'ai un cœur qui bat à tout rompre. Vous connaissez la triple alternative : face au danger, *fight, flee* ou *freeze*. Je *freeze*. J'aurais bien *flee* mais subitement, je ne sais plus déverrouiller une porte. Des hypothèses se font-elles en mon esprit ? Peut-être, mais sans grande limpidité. Ai-je enfoncé le mauvais bouton, estimant mal la quantité produite — quelle présomption, quel orgueil. Renée, deux lotus pour si dérisoire contribution — et suis-je conséquemment punie par une justice divine dont la foudre bruyante

238

péniblement un chemin jusqu'aux circuits qui la doivent traiter.

Je tourne le bouton dans l'autre sens.

La porte se déverrouille.

Le *Confutatis* s'arrête net. Une délicieuse douche de silence inonde mon corps reconnaissant.

— Je..., dis-je à M. Ozu — car ce n'est que lui — Je... Enfin... Vous savez, le *Requiem* ?

J'aurais dû appeler mon chat Padsyntax.

— Oh, je parie que vous avez eu peur ! dit-il. J'aurais dû vous prévenir. C'est une façon japonaise, que ma fille a voulu importer ici. Quand on tire la chasse d'eau, la musique se déclenche, c'est plus... joli, vous voyez ?

Je vois surtout que nous sommes dans le couloir, devant les toilettes, dans une situation qui pulvérise tous les canons du ridicule.

— Ah..., dis-je, euh... j'ai été surprise (et je passe sur tous ceux de mes péchés qui ont éclaté au grand jour).

— Vous n'êtes pas la première, dit M. Ozu avec gentillesse et, n'est-il pas, une ombre d'amusement sur la lèvre supérieure.

— Le *Requiem*... dans les toilettes... c'est un choix... surprenant, réponds-je pour reprendre contenance, immédiatement épouvanée de la tournure que je donne à la conversation alors que nous n'avons toujours pas quitté le couloir et que nous nous faisons face, les bras ballants, incertains de l'issue.

M. Ozu me regarde.

Je le regarde.

Quelque chose se rompt dans ma poitrine, avec un petit clac insolite, comme un clapet qui s'ouvre et se referme brièvement. Puis, j'assiste, impuissante, au léger tremblement qui secoue mon torse et, comme un

240

si abat sur mes oreilles ? Ai-je trop savouré — *luxure* — la volupté de l'acte en ce lieu qui y invite, lors que nous devrions le considérer comme impur ? Me suis-je laissé aller à l'*envie*, en convoitant ce PQ princier et suis-je fût-elle sans ambiguïté de ce péché mortel ? Mes doigts gourds de travaillée manuelle ont-ils, sous l'effet d'une inconsciente *colère*, maltraité la mécanique subtile du bouton à lotus et déclenché un cataclysme dans la plomberie qui menace d'écroulement le quatrième étage ?

J'essaie toujours à toute force de fuir mais mes mains sont inaptes à obéir à mes ordres. Je triture le bouton cuivre qui, correctement actionné, devrait me libérer, mais rien d'adéquat ne se produit.

A cet instant, je suis tout à fait convaincue d'être devenue folle ou arrivée au ciel parce que le son jusqu'à indistinct se précise et, impensable, ressemble à du Mozart.

Pour tout dire, au *Confutatis* du *Requiem* de Mozart.

Confutatis maledictis, Flammis acribus addictis! modulent de très belles voix lyriques.

Je suis devenue folle.

— Madame Michel, tout va bien ? demande une voix derrière la porte, celle de M. Ozu ou, plus vraisemblablement, de saint Pierre aux portes du purgatoire.

— Je..., dis-je, je n'arrive pas à ouvrir la porte !

Je cherchais par tous les moyens à convaincre M. Ozu de ma débilité.

Eh bien c'est chose faite.

— Peut-être tournez-vous le bouton dans le mauvais sens, suggère respectueusement la voix de saint Pierre.

Je considère un instant l'information; elle se fraie

239

fait exprès, il me semblé que le même embryon de tres-sautement agite les épaules de mon vis-à-vis.

Nous nous regardons, hésitants.

Puis, un genre de ouh ouh ouh tout doux et tout faible sort de la bouche de M. Ozu.

Je réalise que le même ouh ouh ouh feutré mais irréprensible monte de ma propre gorge.

Nous faisons ouh ouh ouh tous les deux, doucement, en nous regardant avec incrédulité.

Puis le ouh ouh ouh de M. Ozu s'intensifie.

Mon ouh ouh à moi vire au signal d'alarme.

Nous nous regardons toujours, en expulsant de nos poumons des ouh ouh ouh de plus en plus déchainés. A chaque fois qu'ils s'apaisent, nous nous regardons et nous repartons pour une fournée. J'ai le ventre tétanisé, M. Ozu pleure abondamment.

Combien de temps restons-nous là, à rire convulsivement devant la porte des W.C. ? Je ne sais pas. Mais la durée, en est suffisamment longue pour terrasser toutes nos forces. Nous commettons encore quelques ouh ouh ouh épuisés puis, de fatigue plus que de satiété, nous reprenons notre sérieux.

— Retournons au salon, dit M. Ozu, bon premier à passer la ligne d'arrivée du souffle retrouvé.

4

Dans la famille Josse, il y a aussi la cadette, Paloma, qui est si discrète et diaphane que je crois bien ne la voir jamais, quoiqu'elle se rende chaque jour à l'école. Or, c'est justement elle que, à huit heures pétantes, Colombe m'envoie en émissaire.

Quelle lâche manœuvre.

La pauvre enfant (quel âge a-t-elle ? onze ans ? douze ans ?) se tient sur mon paillason, raide comme la justice. J'inspire un bon coup — ne pas passer sur l'innocent l'ire qu'a provoquée le malin — et tente de sourire avec naturel.

— Bonjour Paloma, dis-je.

Elle triture le bas de son gilet rose avec expectative.

— Bonjour, dit-elle d'une voix fluette.

Je la regarde avec attention. Comment ai-je pu manquer cela ? Certains enfants ont le don difficile de glacer les adultes. Rien, dans leur comportement, ne correspond aux standards de leur âge. Ils sont trop graves, trop sérieux, trop imperturbables et, dans le même temps, terriblement aiguisés. Oui, aiguisés. En regardant Paloma avec plus de vigilance, je discerne une acuité tranchante, une sagacité glacée que je n'ai prise pour de la réserve, me dis-je, que parce qu'il m'était impossible d'imaginer que la triviale Colombe pût avoir pour sœur un juge de l'Humanité.

— Ma sœur Colombe m'envoie vous prévenir qu'on va livrer pour elle une enveloppe qui lui importe beaucoup, dit Paloma.

— Très bien, dis-je, en prenant bien garde de ne pas adoucir mon propre ton, comme font les adultes quand ils parlent aux enfants, ce qui est, finalement, une marque de mépris aussi grande que les vêtements de pauvres des riches.

263

Ce qui va très bien avec la mode SDF.

— Je suis là en émissaire parce que c'est une lâche doublée d'une trouillarde, poursuit Paloma en me regardant toujours fixement de ses grands yeux limpides.

— Eh bien, ça nous aura donné l'occasion de faire connaissance, dis-je poliment.

— Est-ce que je pourrai revenir ? demande-t-elle et il y a quelque chose de suppliant dans sa voix.

— Bien sûr, réponds-je, tu es la bienvenue. Mais j'ai peur que tu t'ennuies ici, il n'y a pas grand-chose à faire.

— Je voudrais juste être tranquille, me rétorque-elle.

— Tu ne peux pas être tranquille dans ta chambre ?

— Non, dit-elle, je ne suis pas tranquille si tout le monde sait où je suis. Avant, je me cachais. Mais à présent, toutes mes cachettes sont grillées.

— Tu sais, je suis constamment dérangée moi aussi. Je ne sais pas si tu pourras penser tranquillement ici.

— Je peux rester là (elle désigne le fauteuil devant la télé allumée, le son en sourdine). Les gens viennent pour vous voir, ils ne me dérangeront pas.

— Je veux bien, dis-je, mais il faut d'abord demander à ta maman si elle est d'accord.

Manuela, qui prend son service à huit heures et demie, passe la tête par la porte ouverte. Elle s'apprête à me dire quelque chose quand elle découvre Paloma et sa tasse de thé fumante.

— Entrez, lui dis-je, nous prenions une petite collation en bavardant.

Manuela arque un sourcil, ce qui signifie, en portugais du moins : Que fait-elle là ? Je hausse imperceptiblement les épaules. Elle plisse les lèvres, perplexe.

265

— Elle demande si vous pouvez la déposer à la maison, continue Paloma.

— Oui, dis-je.

— D'accord, dit Paloma.

Et elle reste là.

C'est bien intéressant.

Elle reste là à me fixer calmement, sans bouger, les bras le long du corps, la bouche légèrement entrouverte. Elle a des tresses étiques, des lunettes à montures roses et de très grands yeux clairs.

— Est-ce que je peux t'offrir un chocolat ? je demande, à court d'idées.

Elle hoche la tête, toujours aussi imperturbable.

— Entre, dis-je, je buvais justement du thé.

Et je laisse la porte de la loge ouverte, pour couper court à toutes les imputations de rapt.

— Je préfère le thé aussi, ça ne vous ennue pas ? demande-t-elle.

— Non, bien sûr, réponds-je, un peu surprise, en notant mentalement que certaines données commencent à s'accumuler : juge de l'Humanité, jolies tournures, réclame du thé.

Elle s'assied sur une chaise et balance les pieds dans le vide en me regardant pendant que je lui sers du thé au jasmin. Je le dépose devant elle, m'attable devant ma propre tasse.

— Je fais en sorte chaque jour que ma sœur me prenne pour une débile, me déclare-t-elle après une longue gorgée de spécialiste. Ma sœur, qui passe des soirées entières avec ses copains à fumer et à boire et à parler comme les jeunes de banlieue parce qu'elle pense que son intelligence ne peut pas être mise en doute.

264

— Alors ? me demande-t-elle, toutefois, incapable d'attendre.

— Vous revenez tout à l'heure ? dis-je avec un grand sourire.

— Ah, dit-elle, en voyant mon sourire, très bien, très bien, oui, je reviens, comme d'habitude.

Puis, en regardant Paloma :

— Bon, je reviens tout à l'heure.

Et, poliment :

— Au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, dit Paloma en esquissant son premier sourire, un pauvre petit sourire sous-entraîné qui me fend le cœur.

— Il faut que tu rentres chez toi maintenant, dis-je. Ta famille va s'inquiéter.

Elle se lève et se dirige vers la porte en traînant des pieds.

— Il est manifeste, me dit-elle, que vous êtes très intelligente.

Et comme, interloquée, je ne dis rien :

— Vous avez trouvé la bonne cachette.

5